

La peste à Londres

[Philippe Lançon](#)

Mis en ligne le 15 avril 2020
Paru dans l'[édition 1447](#) du 15 avril 2020

Daniel Defoe, l'auteur de *Robinson Crusoé*, a 5 ans lorsque la peste de 1665, à Londres, tue 70 000 personnes. C'est un peu jeune pour tenir son [journal du confinement](#) (ou du survivant). Le journal d'un enfant serait pourtant plus intéressant que celui d'un écrivain. L'enfant aime le secret. N'imaginant pas qu'il puisse être lu par quiconque, il ne ferait sans doute pas le numéro de cirque intime auquel les mains à plume, quel que soit leur talent, sont condamnées, dès lors qu'elles le publient. Le confinement renvoie à un monde de détails, de difficultés, de médiocrités aussi, qu'un souci de vérité incite à consigner, mais que la belle image et la pudeur empêchent de publier. Peut-on la publier, en effet, cette pauvre et modeste vérité ? Peut-on écrire qu'on est constipé, quand d'autres sont en train de mourir ou de faner d'épuisement ? Peut-on rappeler aux circonstances, avec Jules Laforgue : « *Ah ! Que la Vie est quotidienne... / Et, du plus vrai qu'on se souvienne, / Comme on fut piètre et sans génie...* » Il y faut un génie particulier, justement, celui d'unir le peu qu'on vit au trop qui nous enveloppe. Beaucoup croient l'avoir. Peu l'ont.

Defoe prend prétexte de la peste qui sévit à Marseille et panique l'Europe, en 1720, pour publier *Journal de l'Année de la Peste*, où il raconte, comme en léger différé, le développement de celle de Londres. Il se met dans la peau d'un commerçant qui en fut témoin : le métier de ce narrateur lui permet d'aller d'un bout à l'autre de la ville, pour ses affaires, depuis les premiers signes de l'épidémie jusqu'à son pic et sa décrue. Bref, d'être crédible. Si on ignorait la date de naissance de l'écrivain, le fait qu'il espère se remettre d'une faillite commerciale grâce à un best-seller, on pourrait croire que ce commerçant, c'est lui, et que le livre a été publié peu après la fin de cette peste, et non cinquante-cinq ans plus tard. La précision des chiffres et des faits, les rapports cités, les situations observées, les maladresses de style et les répétitions volontaires, tout fait ressentir au lecteur la vie de l'épidémie, la terreur qu'elle provoque, l'enfer circulaire qu'elle répand. Tout contribue à faire croire que ce roman est un véritable journal, autrement dit, un document. Defoe s'était, de fait, énormément documenté ; et il s'est probablement inspiré de tout ce qu'il a pu entendre, enfant et adolescent, de ceux qui, adultes, avaient subi l'épidémie.

Les corrompus sont fouettés en place publique

Le résultat est un texte sans précédent, qui mélange et dépasse les genres, pour développer une forme qui donne accès à la réalité. La préface limpide de la vieille édition Folio, datant de 1982, a été écrite par un professeur à la faculté de médecine, Henri Mollaret : la science y rend hommage à la littérature. Ce qu'on vit aujourd'hui, les premiers signes, le déni initial, les mesures d'interdiction, les décisions de confinement, la notion alors naissante de porteur sain, la floraison des prophètes et des charlatans, la fuite de ceux qui peuvent et savent où aller, on le lit dans *Journal de l'Année de la Peste*, avec cet effet grossissant particulier : la peste tue un nombre incalculable de gens, et nul ne sait alors ce qui la provoque, ni comment se préserver d'un sort presque toujours fatal, sinon en s'éloignant ou en se barricadant.

Très vite, on enferme chez elles les familles dont un seul membre est touché. Des gardes sont postés aux portes, chargés de surveiller, mais aussi de faire les courses pour ceux qui y vivent. De ces maisons jaillissent des plaintes, des pleurs, des lamentations : c'est alors le grand murmure de Londres. Certains parviennent à tromper la vigilance des gardes, à les corrompre. Surpris, les corrompus sont fouettés en place publique. Defoe raconte, et, dans ce désastre, il comprend plus qu'il ne juge. Sa morale est celle de la Providence, comme on le voit lorsqu'il parle des « *soignants* », comme on dit aujourd'hui : « *Ce n'est pas non plus porter atteinte au labeur et à l'assiduité de ces médecins que de dire qu'ils succombèrent à la calamité commune, ni ne le voudrais-je d'ailleurs : il est tout à leur honneur d'avoir risqué leur vie, au point même de la perdre, au service de l'humanité. Ils s'efforcèrent de faire du bien et de sauver la vie des autres. Mais l'on ne pouvait s'attendre que les médecins eussent le pouvoir d'arrêter les jugements de Dieu ou d'empêcher une épidémie éminemment armée par le ciel d'accomplir la mission qui lui était dévolue.* » Par chance, on n'en est plus là.